

NOUVELLE SÉRIE — N° 53

15<sup>e</sup> Année — 1<sup>er</sup> Mars 1910



# La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

---

SOMMAIRE :

- PAUL GUÉRIOT . . . . . *Immigration et Dépopulation.*  
G. DEHERME . . . . . *Réponse.*  
O. E. P. . . . . *Du Rôle sociologique de la guerre et du  
sentiment national.*  
PAR TOUS. . . . . *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*  
G. DEHERME. . . . . *Les Livres qui font penser.*

---

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

7, rue Cornille, 7

LA  
**Coopération des Idées**

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

---

**ABONNEMENT** : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant  
la Rédaction et l'Administration à*

**M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)**

---

## A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

### L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'*Union Coopérative* des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'**Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.*

*Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

**Directeur : A. GALLOIS**

#### REPertoire PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux  
D'après le Journal Officiel de la République française

*Le Courrier de la Presse* lit 6.000 journaux par jour





# La Coopération des idées

## IMMIGRATION ET DÉPOPULATION

---

MON CHER DEHERME,

J'ai lu, avec l'intérêt que j'apporte à tout ce qui vient de vous, vos belles études sur la dépopulation de notre pays. Si, sur presque tous les points, nous sommes d'accord, il en est un, assez important, sur lequel notre appréciation diffère sensiblement. Nous avons trop, l'un et l'autre, le souci des discussions sincères, pour que je cherche à vous le dissimuler.

Vous vous élevez avec force contre les encouragements donnés à l'immigration étrangère. Vous voyez dans les facilités apportées à la naturalisation française « un expédient de politiciens sans scrupules, destiné à masquer notre dégringolade. » Vous craignez d'altérer l'âme nationale en incorporant à la Nation l'individu d'un autre sol, d'un autre climat, d'une autre mentalité. Vous dénoncez, comme dangereuse et sournoise, cette infiltration étrangère dont l'étiage monte à chacune de nos statistiques et à chacun de nos dénombremments.

Ne vous exagérez-vous pas les inconvénients de cette immigration étrangère? Elle en a, c'est entendu;



mais elle a aussi bien des avantages, dont le plus décisif, en fait de repopulation, est de donner un résultat immédiat. Les avantages compensent-ils les inconvénients ? Je le crois et je vais vous dire les raisons sur lesquelles je m'appuie.

Tout d'abord, pour déblayer la discussion, il est bien entendu que, comme vous, je trouve inadmissible le paradoxe de M. Remy de Gourmont, envisageant avec sérénité « l'invasion qui ne ferait peut-être pas tant de mal que cela à la France et qui ne serait qu'un moment à passer ». M. Remy de Gourmont use du procédé qui consiste à pimenter la phrase, à la corser du gros effet qui agit violemment sur les nerfs du lecteur. C'est de la littérature. Oh ! qui nous délivrera de la littérature !

Rejetons donc absolument l'expression maladroite d' « invasion ». « Infiltration » n'est pas non plus une formule satisfaisante ; elle correspond à un phénomène insidieux d'envahissement. Parlons tout simplement d'immigration, mot qui dit bien ce qu'il veut dire et indique une opération apparente, avouable, pouvant être surveillée, contrôlée et dosée.

\*  
\*  
\*

Je ne rappellerai que pour mémoire — car vous avez déjà répondu à l'objection — que notre race française actuelle est un amalgame de races nombreuses. Sur le vieux fonds gaulois, romain et franc, que de peuples superposés, Visigoths venant du Danube ; Burgundes, de l'Oder et de la Vistule ; Bretons, d'Angleterre ; Normands, de Scandinavie, etc... Vous avez répondu que cela prouvait simplement que rien ne se fait de rien. Et vous concluez que si ces super-



positions ont pu s'effectuer sans inconvénient à l'origine de notre histoire, à une époque où le type français, la mentalité et l'âme françaises étaient encore inexistantes ou imprécis, cela ne signifie pas du tout qu'une immigration contemporaine soit sans péril, maintenant que l'âme française s'est faite par quinze siècles de travail et d'effort.

Soit. Vous avez raison d'une façon générale. Mais, si l'âme française est faite, vous admettez bien qu'elle n'est pas parfaite. Elle n'est pas non plus identique chez tous les Français; il y a moins de dissemblance morale entre un Belge et un habitant de Lille qu'entre ce dernier et un Marseillais. En tout cas, cette âme n'est pas immuable. Il serait même déplorable qu'elle le fût; car il nous faudrait renoncer à l'améliorer. Pensez-vous qu'elle ne gagnerait pas à prendre quelque chose de la ténacité anglaise, du sérieux belge, de la placidité suisse? Montaigne a dit — à un moment, il est vrai, où il ne pouvait prévoir la blessure saignante de l'Alsace — : « Pour faire un bon tempérament, il faut mêler le vif-argent de France au plomb d'Allemagne. »

Et, de fait, si nous considérons notre histoire nationale, nous constatons qu'à des époques relativement récentes, où l'âme et la mentalité françaises étaient déjà constituées, la France a accueilli et fixé sur son sol un grand nombre d'étrangers, et qu'en les accueillant, elle n'a pas fait un marché de dupes.

Si nous remontons à Louis XIV, qui, soit dit en passant, était italien par sa grand'mère et espagnol par sa mère, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un certain sens de ses devoirs de monarque français, — nous remarquons que nombre des officiers de nos armées étaient d'origine étrangère, quelques-uns du plus éminent mérite. Le maréchal de Broglie, ou plu-



tôt les maréchaux de Broglie étaient de famille italienne. Les maréchaux de Schomberg, de Marsin, de Berwick étaient l'un allemand, l'autre liégeois, le troisième anglais. Allemand aussi, le brave Rantzau qui reçut soixante blessures au service de la France. Quand Jacques II, détrôné, se retira en France, il amenait avec lui un certain nombre de familles anglaises. A l'une d'elles appartenait un Lally-Tollendal, dont le fils fut le défenseur de Pondichéry et le petit-fils député aux États Généraux de 1789. Si, de l'armée, nous passons aux sciences, aux arts, au commerce, nous trouvons Riquet, de son vrai nom Riquetti, originaire de Florence, créateur du canal du Languedoc, Cassini pour qui fut institué notre Observatoire, Lulli le musicien. Au-dessous de ces noms illustres, que d'autres seraient à mentionner parmi les contre-maîtres et ouvriers que Colbert faisait venir de l'étranger pour importer des industries nouvelles (Hollandais fabricants de draps, Vénitiens fabricants de verreries et de dentelles, etc.) !

Sous Louis XV, c'est à un étranger, le maréchal de Saxe, qu'est due la victoire de Fontenoy.

Turgot, le ministre, était d'origine écossaise. Necker, qui, s'il ne fut pas un grand homme, fut au moins un grand honnête homme, était suisse comme Rousseau, comme Mallet du Pan, le publiciste qui, en un temps où la moitié des Français déraisonnait, sut dans les polémiques les plus ardentes garder une note de sagesse et de clairvoyance. Est-il besoin de rappeler que Riquetti de Mirabeau était de souche italienne, que Chénier était né d'une mère grecque, que Napoléon était plus italien que français, et que deux de ses maréchaux, Macdonald et Masséna, étaient descendants de familles étrangères ?



Peut-être ces exemples sont-ils un peu anciens ?  
En voici de plus récents.

Il y a quarante ans, la Patrie envahie, les armées détruites, après un ensemble de catastrophes qui donnaient aux moins pessimistes l'angoisse d'un effondrement définitif, un homme se lève, s'obstine à espérer contre toute espérance, remue la nation, lui fait créer des armées, des ressources, jette aux quatre coins du sol français le frisson de sa parole et la secousse de sa fureur. Sans doute, il n'a pu vaincre ; mais il eut en ces mois héroïques l'honneur éternel d'incarner l'âme française. Il s'appelaît Gambetta et était fils de Génois.

Il avait comme collaborateur immédiat un digne et honnête homme, Spuller, fils de Badois. Je cite un peu pêle-mêle les noms à mesure qu'ils se présentent. A propos de cette terrible époque de 1870, il me vient à la pensée que Mac-Mahon était d'origine irlandaise. Son grand-père exerçait, je crois, la médecine à Limerick. Bourbaki était de famille grecque. Franchetti qui, après avoir créé un corps d'éclaireurs qui rendit les plus grands services, fut tué à Champigny, Lipowski qui défendit Châteaudun, étaient tous deux d'origine étrangère. A qui devons-nous le Congo ? A Brazza, italien naturalisé, né à Rome.

Ce n'est donc pas seulement aux origines, à une époque où l'âme française n'avait ni fixité, ni caractères déterminés, qu'une immigration étrangère incessante s'est fixée sur le sol français, c'est dans un passé si récent que nous en avons été contemporains. Cette immigration a-t-elle modifié l'âme française ? Peut-être ; mais qui sait si ce n'est pas en bien ?

A ces exemples qui ne s'appliquent qu'à des personnages connus, j'ajouterai quelques observations per-



sonnelles qui me confirment dans la conviction que nos mœurs, notre caractère, notre climat, ont la faculté d'assimiler très vite l'afflux étranger et de transformer rapidement l'immigré de la veille en Français du lendemain. Quoique je sache qu'il est souvent haïssable et toujours déplaisant de parler de soi, il faut bien s'y résoudre quelquefois quand on a le souci d'apporter dans un débat la contribution d'un fait précis, contrôlé personnellement. Je vous dirai donc que mon arrière-grand-père paternel qui, en 1805, servait dans le corps d'occupation d'Ulm, s'éprit dans cette ville d'une jeune institutrice allemande, fort honorable d'ailleurs. Il l'épousa et l'amena en France. Ils eurent cinq enfants; et parce que j'ai du sang wurtembergeois dans les veines, je ne m'en sens pas moins français.

Autre observation. J'ai eu comme condisciples d'études plusieurs Polonais, dont les familles s'étaient fixées en France après les insurrections de 1830 et de 1863. J'en ai suivi quelques-uns dans la vie, et j'ai pu constater qu'ils s'étaient attachés de tout cœur à leur nouvelle patrie. J'ajouterai que plusieurs immigrants polonais sont devenus des hommes éminents (Galezowski l'oculiste, Babinski le neurologue, Dibowski l'explorateur, etc.)

Dans un petit port de la Manche, j'ai souvent l'occasion de voir un pêcheur, dont le père, né en Belgique, est venu se fixer en France il y a une cinquantaine d'années. Ce brave homme, naturalisé français, a sept enfants, dont six fils qui tous ont fait ou feront leur service dans la flotte. Y a-t-il moralement une dissemblance apparente entre cet immigré et les aborigènes? Oui; ce belge francisé est beaucoup plus sobre que nos Normands.



Enfin, voici un fait dont j'ai pu constater l'authenticité et qui me semble curieux parce qu'il se rattache par un petit côté à notre histoire nationale.

Il était d'usage, sous l'ancien régime, de couvrir par des détachements de soldats suisses disséminés dans différents villages les résidences royales de Saint-Germain et de Versailles. Ces garnisaires avaient de longs loisirs. Souvent, ils donnaient un coup de main aux paysans qui les logeaient. Leur temps de service achevé, il n'était pas rare qu'ils se fissent eux-mêmes paysans, se mariant, s'établissant aux villages où ils avaient tenu garnison et maniant la bêche là où ils avaient manœuvré le mousquet. Dans un bourg de Seine-et-Oise, dont j'ai eu l'occasion de recueillir quelques souvenirs historiques, il est de notoriété publique que plusieurs familles sont issues de ces soldats suisses. Entre ces familles et celles qui sont de pure souche française, il est impossible, physiquement ou moralement, d'apercevoir une dissemblance quelconque. Le nom seul indique l'origine.

Tout ceci me paraît indiquer que notre nationalité, notre race et notre mentalité ne sauraient être sensiblement altérées par une immigration étrangère, fût-elle même supérieure à celle qui existe actuellement, parce que nous assimilons très vite. Sans doute, il nous faut prendre des précautions pour que cette assimilation ne s'en tienne pas aux apparences. La naturalisation, qui impose des charges et assujettit les enfants de l'immigré à l'école et au régiment, est une de ces précautions.

Certes, il vaudrait mieux que, sans le secours de l'étranger, nous puissions faire nous-mêmes l'effort nécessaire. Mais il n'y a pas qu'un seul remède à



essayer, et parce qu'on adopte l'un, ce n'est pas une raison pour renoncer à l'autre. Essayons donc tout ce qu'on voudra, sans négliger pour cela l'appoint que peut donner l'immigration étrangère, qui sur les autres expédients à tenter a au moins l'avantage du résultat rapide. Qu'elle ait des inconvénients, je ne le méconnais pas ; ils peuvent, en tout cas, être atténués si nous prenons quelques mesures nécessaires. Mais il ne faut pas nous dissimuler que, dans l'état où nous sommes, en présence d'une situation qui, grave aujourd'hui, peut demain devenir tragique, nous ne devons pas nous montrer trop difficiles.

PAUL GUÉRIOT.

---

## RÉPONSE

---

L'homme en soi de Rousseau est une abstraction vide de sens. Ce qui fait l'homme, c'est la société. Qu'il soit brachy ou dolichocéphale, grand blond ou petit brun, noir, rouge, jaune ou blanc, le sauvage n'est guère plus qu'un primate. S'il a une âme, elle n'est qu'en puissance. La socialité seule fait et mesure l'humanité. L'individu des « droits de l'homme » n'existe pas.

Toute recherche des origines ou des causes est oïseuse, — et donc celle des causes ethnologiques ou autres de l'évolution sociale. Laissons ces exercices aux pédants. Ce que nous avons à retenir, c'est qu'il y a des races sociales, et qu'elles sont mieux définissables, plus réelles que les races anthropologiques.



Un peuple est le produit d'un mélange heureux, une civilisation est le résultat d'une coopération efficace parce que bien ordonnée. Mélange et coopération nécessaires. « Ce n'est pas chaque race qui peut faire toutes les inventions », a dit Winiarski. S'il est vrai, comme le prétendent, après Gobineau, Ammon et Vacher de Lapouge, qu'actuellement la sélection s'effectue à rebours, qu'il y ait absorption, élimination des supérieurs par les inférieurs, il nous faut l'attribuer à des facteurs sociaux morbides.

Puisqu'il y a une civilisation française, il y a une race sociale française. Cette race est peut-être même celle qui a atteint le plus haut degré d'humanité et qui, par là, est la plus menacée. Contre toute la barbarie qui la vise à l'intérieur comme à l'extérieur, elle a besoin de grandes forces pour se maintenir. Tarde disait de la sociologie qu'elle est « une psychologie collective ».

C'est s'en tenir à l'apparence, au costume, au geste, au langage que de penser « qu'il y a moins de dissemblance morale entre un Belge et un habitant de Lille qu'entre ce dernier et un Marseillais » — plus nettement, entre un Hessois et un Messin qu'entre celui-ci et un Gascon. Allons plus au fond. Supposons une catastrophe, naturelle ou politique, en France, ou encore un triomphe national, une victoire militaire, la fin du parlementarisme, une découverte, une œuvre d'art sublime, un progrès de la pensée quelconque, etc... Certes, le Belge ou le Hessois, si leurs intérêts nationaux n'en sont pas touchés éprouveront un peu de la douleur ou de la joie du Flamand français, du Provençal, du Gascon, du Lorrain ; mais non point si intimement, avec autant d'intensité, si profondément. L'âme française seule en sera appau-



vrie ou enrichie. D'avoir eu la même histoire, d'avoir combattu, souffert, œuvré, espéré ensemble, il reste quelque chose que rien n'efface, — ni le climat, ni le mode actuel d'existence, ni même le sang, — une manière de comprendre, de sentir, de réagir, une sorte de rythme psychologique. C'est pourquoi l'immigré, — fût-il le plus près de nous, acceptant définitivement notre langage et nos mœurs, — ne saurait réagir comme nous dans les circonstances critiques. Il raisonne ce qui doit être, et la vie est un parti pris. Il trouble nos instincts vitaux, nos émotions défensives par une logique tout extérieure, verbale. Nos coutumes, notre idéal, notre ordre, il ne les accepte que par commodité personnelle et en les critiquant. Ainsi, il nous empêche d'ajouter à notre capital de traditions. Au dehors, le Français ne fait pas mieux. Il « blague » niaisement ce qu'il ne peut entendre. S'il n'est pas fortifié par un sentiment ou une idée qui le rattachent à la patrie lointaine, il se décèbre et se démoralise vite. En général, les premiers mots qu'un étranger apprend sont d'argot. La seule langue internationale possible, aujourd'hui, c'est l'argot. Aux colonies, s'il n'a pas un caractère particulièrement vigoureux, l'Européen retourne bientôt au pire abrutissement primitif. C'est ce que les coloniaux appellent « se bougnouliser ». Et celui qui se bougnoulise ne prend pas la naïveté fétichique des sauvages, qui comporte déjà une règle appropriée à leur mentalité; mais seulement leur bestialité et leurs vices. L'éducation, même celle d'un nègre du centre africain, est une œuvre du temps. On peut l'annihiler rapidement, on ne la recrée point à son gré.

Il a fallu des siècles pour faire l'âme d'un peuple : ce n'est que lentement qu'elle se parfait, qu'elle



s'élève. Nous sommes de plus en plus gouvernés par nos morts, non seulement intellectuellement, mais moralement. Loin de se confondre, les races sociales se différencient de plus en plus. C'est d'ailleurs ce qui achèvera d'établir la solidarité humaine. L'égalité chimérique, — en réalité la confusion, — c'est la divergence, le chaos antagonique. La hiérarchie, la différenciation, c'est la spécialisation, la convergence indispensable. Ainsi se concilient l'indépendance et le concours. L'unité n'est pas à chercher dans le moyen, l'effort, comme le croient les socialistes avec tous les jacobins, mais dans le résultat, dans le but.

« Les divers éléments de la civilisation d'un peuple n'étant que les signes extérieurs de sa constitution mentale, dit M. Gustave Le Bon, l'expression de certains modes de sentir et de penser spéciaux à ce peuple, ne saurait se transmettre sans changement à des peuples de constitution mentale différente. Ce qui peut se transmettre, ce sont seulement des formes extérieures, superficielles et sans importance. Les différences profondes qui existent entre la constitution mentale des divers peuples ont pour conséquence de leur faire percevoir le monde extérieur de façons très dissemblables. Il en résulte qu'ils sentent, raisonnent et agissent de façons fort différentes et se trouvent par conséquent en dissensions sur toutes les questions dès qu'ils sont en contact... Une agglomération d'hommes d'origines différentes n'arrive à former une race, c'est-à-dire à posséder une âme collective que lorsque, par des croisements répétés pendant des siècles et une existence semblable dans des milieux identiques, elle a acquis des sentiments communs, des croyances communes. Les milieux nouveaux, moraux ou physiques, n'agissent profondément



ment que sur les races nouvelles dont les croisements ont dissocié les caractères ancestraux... Une race ancienne périt plutôt que de subir les transformations que nécessite l'adaptation à des milieux nouveaux... L'acquisition d'une âme collective solidement constituée marque pour un peuple l'apogée de sa grandeur. La dissociation de cette âme marque toujours l'heure de sa décadence. L'intervention d'éléments étrangers constitue un des plus sûrs moyens d'arriver à cette dissociation... Les peuples mettent de longs siècles pour acquérir une certaine constitution mentale, et ils la perdent parfois en un temps très court. »

Nous voyons les Lorrains et les Alsaciens annexés résister depuis quarante ans à la germanisation. Ce n'est pas pour leur plaisir, j'imagine. Rien ne les y encourage. Si les races sociales se pouvaient confondre indifféremment, cet héroïsme, si bien exprimé par la touchante figure de Colette Baudoche, serait sans raison, — c'est-à-dire insensé. Voilà la porte ouverte aux utopies les plus folles : l'esprit social n'a plus de principe ni de fin, le sentiment patriotique ne se justifie plus. Faire abstraction du déterminisme historique, de la filiation, c'est nier la sociologie, la grande conquête positive, et non plus seulement pour revenir à l'empirisme, puisque l'instinct aussi est détruit, mais pour instaurer l'incohérence de l'arbitraire, du caprice, du miracle constant. Quand l'insurrection des vivants contre les morts aura triomphé, quand le subjectif ne sera plus contenu, ce sera le détraquement général, la folie déchaînée qui subvertira tout. L'anarchie présente nous y pousse, la discipline sociologique seule peut nous retenir.

« L'étymologie du mot *patrie*, dit Auguste Comte,



et l'usage universel qui confond la famille avec la *maison*, suffiraient pour indiquer l'intime connexité entre la possession du sol et l'ensemble de l'existence domestique. Tous les liens de la simple solidarité y reçoivent spontanément une nouvelle énergie. Quant à ceux qui concernent la pleine continuité, on ne concevrait pas qu'ils puissent se développer et se fortifier assez si nos souvenirs ne reposaient point sur ce soutien extérieur. Outre cette double influence envers le cœur, une telle connexité procure au caractère humain un surcroît habituel de persévérance et de circonspection, quoiqu'elle semble y diminuer le courage entreprenant, elle augmente certainement la résignation passive, et même la vraie noblesse, en nous faisant mieux sentir à la fois l'indépendance et le concours. Elle nous dispose davantage à regarder une digne soumission à la nécessité réelle comme notre meilleure garantie contre les volontés arbitraires. »

L'avenir d'un peuple ne peut être que le prolongement de son passé. S'il le méconnaît, ce n'est pas pour avancer mieux, mais pour se détourner de son destin et pour déchoir. « Sans la tradition, dit Gabriel Séailles, le mouvement n'est plus le progrès, il détruit ce qui est au lieu de l'achever par ce qui doit être. » Et il convient d'ajouter : avec Paul Bourget : « La tradition est le génie du prolongement qui fait poser tout ce qui est sur tout ce qui fut » ; avec Alfred Fouillée : « L'idéal est le prolongement anticipé des directions qu'une société prend en vertu de son évolution même. »

Si, économiquement, dans une nation civilisée, l'immigré est souvent un parasite, socialement, il est presque toujours un élément discord, sinon dissol-



vant. Il ne coopère pas efficacement à l'ordre ni au progrès, parce que ses morts ne s'entendent point avec les nôtres.

La question, si grave, de la dépopulation n'est pas seulement arithmétique. La dépopulation quantitative, n'est si déplorable que parce qu'elle détermine la dépopulation qualitative, parce qu'elle est un symptôme pathologique. Voilà la question.

Notre sol est assez riche pour être assuré d'être toujours habité. Ce que nous devons vouloir, c'est conserver la civilisation française et, s'il se peut, la perfectionner. Or cette civilisation est faite d'une âme, — qui a ses qualités et les défauts de ses qualités. Cette âme n'a jamais été parfaite, il y aurait quelque avantage pour elle, affirme M. Paul Guériot, « à prendre un peu de la ténacité anglaise, du sérieux belge, de la placidité suisse ». L'éclectisme est aussi peu recevable en sociologie qu'en philosophie. Rien n'est parfait en ce monde. La nature crée des caractères, la société les accentue. On ne progresse qu'en développant son ordre, dans son propre sens, non en nivelant, en confondant, en décomposant. Les défauts sont toujours plus faciles à imiter que les qualités, parce que les qualités sont toujours des différenciations. Par le bas, tous les hommes se ressemblent, et cela ne les distingue guère des bêtes. Les *hooligans* de Londres, par exemple, sont les frères des *apaches* de Paris ; mais quelle différence entre le trade-unioniste et le syndicaliste de la C. G. T. ! Si, dans leurs Congrès internationaux, ils s'influencent les uns les autres, ce n'est point pour s'améliorer mutuellement. Ainsi, les syndicalistes français n'ont pris aux trade-unionistes que cette pratique absurde, monstrueuse du *ca canny*, du sabotage... Nous avons



pris aussi autre chose aux Anglais : la maladie sociale du parlementarisme, et elle nous tuera avant eux.

Pour les mélanges de sang, il en va de même, surtout pour les types très caractérisés. Dans les produits des croisements, ce sont toujours les qualités qui sont atténuées, puisqu'elles sont spéciales, et les défauts qui sont accentués, puisqu'ils sont communs. Les éleveurs le savent bien. Ils tâchent à éviter l'abâtardissement en préservant la pureté de la race. D'ailleurs, je l'ai déjà fait observer, il est reconnu que les croisements diminuent la fécondité, et parfois jusqu'à la stérilité complète. C'est certainement, sinon le principal facteur, comme l'assure Vacher de Lapouge, du moins le plus notable facteur biologique de la dépopulation.

Les descendants des métis reviennent à l'un des types du croisement ancestral. Les immigrants, même quand ils se marient avec des Français, font donc souche d'étrangers, qui sont d'autant plus réfractaires à notre organisation, qu'ils dépendent d'une civilisation plus ancienne.

M. Paul Guériot nous dit « qu'à des époques relativement récentes, où l'âme et la mentalité françaises étaient déjà constituées, la France a accumulé et fixé sur son sol un grand nombre d'étrangers », et il nous cite quelques noms glorieux. A des faits particuliers, d'autres faits s'opposent. Il y a la gueuserie anonyme. Il y a tout le sourd travail de démoralisation, de descialisation, qu'on ne peut bien préciser, mais dont les terribles effets se font sentir. Si nos dissensions politiques sont si graves aujourd'hui, c'est qu'il ne s'y mêle point que le bon sens français. Dans nos statistiques criminelles, la proportion des étrangers et des métèques est considérable, et ce sont eux pour-



tant qui échappent le plus aisément à la police. Il est avéré que, dans tous nos troubles, ils jouent un rôle prépondérant. Sans remonter jusqu'à la Révolution, rappelons-nous la Commune. S'il n'y avait eu que de braves ouvriers parisiens d'un côté et, de l'autre, nos troupiers, malgré les bacheliers déclassés et les politiciens desséchés, il y aurait eu moins de sang versé.

Je ne propose point d'interdire l'immigration, et pour cette raison suffisante d'abord qu'on ne le peut pas ; mais je demande qu'on ne la favorise point, qu'on ne se laisse point submerger. Les États-Unis, que la dépopulation ne menace point encore pourtant, ont pris quelques mesures en ce sens. Car l'infiltration étrangère est la conséquence morbide la plus inquiétante de la dépopulation ; elle n'en saurait être le remède. En matières sociales, il faut toujours se défier du « résultat rapide ».

Encouragement à l'immigration, primes à la repopulation, ce sont les mêmes expédients de Gribouille. Au fur et à mesure que la dépopulation s'aggrave, il nous faut, au contraire, susciter des obstacles à l'immigration comme à la reproduction des tarés et des viciés. C'est le seul expédient positif qui puisse combattre immédiatement, avec quelque succès, les funestes conséquences de la dépopulation française.

Notre anarchie parlementaire attire surtout les aventuriers, le rebut social des autres nations. Dans l'ordre, ayant une population d'une densité suffisante pour assurer la force et la prospérité nationales, empêcher la dégénération de la race, l'immigration n'a plus d'inconvénients et peut même avoir l'avantage, comme l'a montré M. Paul Guériot, de nous fournir quelques personnalités éminentes qui ne trouvent point dans leurs pays un champ à la mesure de leur



dévoûment ou de leur génie ; d'un autre côté, l'immigrant inadaptable est expulsé naturellement. La force seule permet la liberté. L'ordre favorise l'élite, le désordre fait monter la lie. Et il faut se garder. Nous avons déjà assez de nous défendre contre les barbares de nos bas-fonds, — que la dépopulation fait se multiplier, — sans appeler ceux de l'extérieur.

G. DEHERME.

---

## Du Rôle sociologique de la guerre et du Sentiment national <sup>(1)</sup>

---

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, les écrivains qui se sont fait les apologistes de la guerre l'ont célébrée comme un des instruments de la volonté divine. Ceux qui, au contraire, s'en sont fait les détracteurs, ont surtout envisagé les horreurs des champs de bataille ; les misères occasionnées par la cessation du travail des hommes les plus valides ; les larmes des mères, des veuves et des orphelins. Si différentes qu'elles soient, ces deux sortes de considérations sont presque exclusivement subjectives. Elles n'ont qu'une valeur secondaire dans l'étude d'un phénomène social qui a toujours accompagné ou suivi les autres manifestations importantes de l'activité collective des hommes.

Pour examiner, d'un point de vue objectif, la guerre et ses conséquences, il faut au préalable déter-

(1) *Le Rôle sociologique de la guerre et du sentiment national*, par le capitaine CONSTANTIN, Paris, Alcan, 1907.



miner ce qu'est une nation et établir la probabilité ou l'improbabilité que les États se fondent un jour en une seule patrie, la patrie humaine. Raisonnant sur le cas concret de la France, M. le capitaine Constantin, dans son ouvrage, *le Rôle sociologique de la guerre et du Sentiment national*, a été amené à chercher les origines ethniques de ses populations, à voir comment les différentes races qui ont apparu sur son sol dès les civilisations paléolithiques s'y sont succédées, juxtaposées, superposées et mêlées les unes aux autres, avant d'y constituer un ensemble où l'on retrouve, dans des proportions particulières, les cinq grandes races de l'Europe, savoir : la nordique ou kymrique, la dinarique, l'occidentale ou celtique, l'ibéro-insulaire ou méditerranéenne, la littorale ou atlanto-méditerranéenne.

La comparaison anthropologique des populations françaises actuelles et de celles qui les ont précédées dans les pays qu'elles habitent montre une diminution à peu près constante des éléments européens, c'est-à-dire des grands dolichocéphales blonds, à mesure qu'on s'avance dans le temps. Les deux chefs de l'école anthropo-sociologique, Vacher de Lapouge et O. Ammon, voyant une marque de la supériorité de ce type dans la concentration des dolichoïdes au milieu des villes et dans leur plus grande fréquence parmi les classes élevées de la société, attribuent sa disparition graduelle aux sélections sociales d'ordre militaire, religieux, politique ou économique, qui élimineraient principalement les individus présentant les aptitudes psychologiques les plus hautes.

Il est fort probable, toutefois, que les ossements retrouvés dans les cimetières du moyen âge comme dans les sépultures gauloises, ne donnent qu'une image



imparfaite des populations d'il y a mille ou deux mille ans et plus. Ce sont surtout les restes de grands personnages qui ont dû nous être conservés dans les chapelles gothiques et sous les tumulus. D'autre part, il est fort peu certain qu'autrefois les sélections sociales aient été défavorables presque uniquement à la continuité biologique des membres des familles aristocratiques et des hommes les mieux doués. Enfin, si quelques données peuvent conduire à admettre l'existence d'une hiérarchie naturelle des races, il y a des raisons puissantes pour révoquer en doute l'infériorité des brachycéphales de l'Europe occidentale, vis-à-vis des dolichocéphales bruns ou blonds, avec qui ils vivent côte à côte, depuis des siècles, sur les mêmes territoires et sous le même ciel.

Qu'au cours des temps, le type général des populations de la France ait varié peu ou beaucoup, les traits du caractère psychique des Français n'en sont du reste pas moins demeurés remarquablement constants, de l'aveu même des étrangers. Cela peut provenir des croisements qui, se faisant dans de tout autres conditions que ceux des races blanches ou nègres aux colonies, ne donnent pas nécessairement des produits inférieurs. Cela provient sûrement de l'éducation ancestrale et des sélections qui ont éliminé et éliminent encore les individus incapables de s'adapter à la civilisation du milieu où ils vivent.

Transmise par les traditions et par l'hérédité, l'éducation ancestrale est le résultat d'un ensemble de faits historiques : grands événements, effets des conditions d'existence, imitation du supérieur par l'inférieur, influence de la religion, des règles du droit, du langage, des diverses formes de l'art, etc.

Ces divers facteurs ont donné sa caractéristique à



l'esprit français et l'ont fait différer des esprits, tous différents entre eux, des autres peuples.

Les façons dissemblables de raisonner et de sentir, la divergence des idéals, des aspirations et des répu- gnances, la situation géographique, l'opposition des intérêts établissent entre les hommes de grandes divisions, à l'intérieur desquelles ils sont unis par une sorte de conscience ethnique. La solidarité de l'humanité tout entière s'affirme, il est vrai, dans des sens toujours variés, et chaque jour elle est plus uni- versellement perçue. Mais le sentiment de la commu- nauté de la race historique et psychologique se ren- force peut-être davantage. Le réveil, au dix-neuvième siècle, de nationalités qui semblaient mortes à jamais en est une preuve. Il ne faut que se réjouir de la persis- tance des patries distinctes. Elles sont une des con- ditions du développement moral de l'individu et des progrès de l'humanité. Elles sont peut-être le meilleur fondement de l'éthique pour des hommes ne croyant plus guère aux enseignement théologiques.

Seulement, l'opposition des intérêts économiques des divers pays est pour eux une cause de différends fréquents. Les démocraties, aussi bien que les monar- chies, y sont exposées ; des pacifistes, comme M. de Molinari, l'ont reconnu, à propos de faits de l'his- toire contemporaine. La diversité des climats et des productions naturelles du sol font que le travail ne peut se faire dans les mêmes conditions sur toute la terre, quand bien même le coût moyen de la vie, le *standard of life* serait unique pour tous les hommes. C'est pourquoi il est fort peu probable qu'un jour vienne jamais où il n'y ait plus de motifs de querelles entre les peuples.

Alors que la violence, toujours triomphante, vient



encore de montrer sa puissance dans les Balkans, est-il cependant permis d'espérer que, dans un avenir assez proche, l'arbitrage suffira à apaiser les conflits internationaux ? Non, parce que la conception du droit n'est pas une, ne peut pas être une partout ; parce que, même compris de façon identique, les droits des groupes humains sont toujours confondus, sinon superposés.

La seule solution dans bien des cas sera toujours la guerre. Entraînera-t-elle dans les campagnes futures plus de maux que dans le passé ? C'est peu vraisemblable. Les progrès de l'armement, comme ceux des moyens stratégiques, ont surtout pour effet de substituer à une destruction des forces matérielles du vaincu une destruction de ses forces morales. Aussi la proportion des victimes diminue-t-elle, en quelque sorte, à mesure qu'augmente la puissance des armes par lesquelles elles sont frappées.

Il est vraisemblable que dans le domaine des grandes luttes collectives, comme presque partout ailleurs, l'avenir ne sera qu'une répétition plus ou moins exacte de ce qui a été. Quels sont donc les ravages que fait la guerre ? C'est une élite qui tombe sur les champs de bataille, alors que les malingres restent chez eux. Mais si parmi les soldats les balles ne font pas de choix, les maladies en font un, elles en font un aussi parmi les hommes demeurés dans leurs foyers : et ce sont les plus débiles physiquement et moralement qu'elles enlèvent. Par là, lorsque les guerres ne sont pas assez fréquentes pour saigner à blanc les nations, elles sont souvent un instrument de sélection individuelle avantageuse à l'espèce. Non seulement l'examen des contingents levés en 1893 en France et en Allemagne l'a montré au docteur Colli-



gnon, ainsi que celui de divers contingents précédents français et italiens l'avaient déjà fait voir à plusieurs anthropologistes (1); mais encore l'essor des esprits en Allemagne après la guerre de Trente ans, la floraison littéraire et artistique en France après les guerres de religion et de la Fronde, comme plus tard le grand mouvement intellectuel qui suivit les guerres de la Révolution et de l'Empire, en sont des preuves éclatantes.

La guerre contraint les nations à mettre en œuvre toutes leurs énergies, qu'elles soient d'ordre matériel ou spirituel. Et c'est là où la somme totale de ces différentes forces est la plus grande que va la victoire. Quand c'est la puissance brutale du nombre ou de la préparation militaire qui fait pencher la balance, on est tenté de s'indigner. Cependant, il est bien rare que la supériorité matérielle n'ait pas pour origine une supériorité morale.

Les nations ne sont fortes qu'autant que des sentiments de solidarité et d'humanité y président aux rapports de ceux qui les composent. Elles n'ont d'abondantes ressources en armes et en argent que si l'esprit d'invention, d'entreprise, d'ordre et d'économie y règnent. Elles n'ont une armée instruite, souple, résistante, animée par une discipline active, que si l'intelligence, le courage et le désintéressement sont communs chez elles. Elles ne comptent des multitudes de défenseurs que si la vie individuelle et la vie familiale ne sont pas dominées chez elles par des

(1) Et depuis au docteur Ridolfo Livi qui, dans le tome II de son *Antropometria militare*, distingue, il est vrai, les effets heureux que la sélection guerrière a pour l'ensemble de la nation des effets pernicioeux qui résultent pour certains individus isolés, nés immédiatement après les guerres, des misères physiques et morales que celles-ci ont fait endurer à leurs mères,



préoccupations égoïstes, et en même temps s'il y a en elles un pouvoir d'assimilation assez grand pour retenir et naturaliser les éléments étrangers qu'elles attirent.

Tandis que la sélection exercée par la concurrence des individus entre eux est surtout avantageuse aux hommes que guide le souci de leur intérêt personnel, la guerre est, pour les raisons qui viennent d'être dites, un instrument efficace de sélection collective, toujours favorable aux nations où prévalent les sentiments altruistes. Il en est d'elle comme des tempêtes qui surprennent les bateaux en pleine mer et détruisent ceux dont les matelots ne savent pas se sauver en se dévouant chacun au salut commun.

A cause de l'éventualité de conflits armés toujours possibles avec leurs rivaux, la force est indispensable aux peuples qui veulent assurer aux générations présentes, comme à celles qui suivront, une existence conforme au fond même de leur nature et aussi pleine qu'il est réalisable. La recherche de la puissance qui découle de cette nécessité peut souvent remplacer dans leur rôle sélectif les luttes meurtrières des États les uns contre les autres. Ainsi, tout en devenant de plus en plus rare entre les nations civilisées, tout en faisant de moins en moins de victimes, tout en laissant de plus en plus l'amour de la justice primer les instincts de violence, la guerre, par le seul effet de sa menace, contribue à maintenir les sociétés humaines en bonne santé, de même que le souci des dangers de leur métier oblige les guides des Alpes à entretenir leur vigueur par l'hygiène et l'exercice.

En hâtant la disparition de ce qui est caduc, comme lors de la chute du monde romain qui sans elle aurait péri lentement dans sa corruption, la guerre prépare



encore l'avenir. Et, si l'on se place au point de vue du bien futur, comme du bien actuel de l'humanité considérée dans son ensemble, l'unique grief que l'on puisse avoir contre elle, c'est d'imposer aux nations une organisation militaire. Il est toutefois impossible et il serait injuste de procéder à une limitation des armements ; ce serait favoriser les peuples qui déclinent au détriment de ceux qui grandissent. S'il en est parmi les premiers qui ne veulent pas périr, qu'ils songent que les remèdes héroïques sauvent souvent les malades les plus gravement atteints.

Le militarisme, entendu dans le sens péjoratif du mot, est infiniment déplorable et condamnable ; mais il en est de l'armée comme de toutes les institutions des hommes, elle n'est jamais ni tout à fait bonne, ni tout à fait mauvaise pour ceux qui sont soumis à ses lois. Il est d'ailleurs possible d'employer la force si considérable des règles qui la régissent, non seulement à la défense extérieure de la nation, mais encore à l'amélioration de sa santé physique et morale.

O. E. P.

---

## Revue des Opinions, des Faits et des Idées

---

### CONTRE LA REPRÉSENTATION PARLEMENTAIRE COLONIALE

Dans la *Revue pour les Français*, l'excellent diplomate et le colonial avisé qu'est M. J. Harmand montre l'absurdité et le danger de notre représentation



parlementaire aux colonies, du point de vue national comme du point de vue colonial.

Il dénonce l'esprit métaphysique qui nous pousse « à l'assimilation à outrance, cause de toutes nos erreurs ». Cela n'a jamais eu, chez les Français, d'autre « fondement théorique que des raisonnements syllogistiques basés sur l'ignorance ou le complet mépris des faits. »

Le suffrage universel, le parlementarisme sont toujours une maladie sociale. La société noire et jaune la supportent moins encore que la société blanche.

« En ces pays lointains, dépourvus d'opinion publique éclairée, dit M. J. Harmand, il n'y a plus de remèdes aux abus. Ces abus retombent tous sur une classe assujettie, et ceux qui sont lésés, incapables de se défendre eux-mêmes, ne savent même pas trouver de défenseurs. L'opprimé ne possède aucun recours. L'unique député de la minorité, au lieu d'être un redresseur de torts, n'est, sauf de rares exceptions personnelles, que le conservateur des abus, le défenseur du désordre et le syndic des oppresseurs. »

Cela ne diffère de la métropole, on le voit, que par l'intensité et le cynisme. En somme, toutes les élections en France se font avec de l'argent ou des influences officielles, — comme dans l'Inde ou en Cochinchine. Quand les électeurs noirs de Saint-Louis hurlent, dans les rues, les soirs d'élection : « A bas la France ! » — cela équivaut au « à bas la calotte ! » des électeurs radicaux-socialistes de Fouillyles-oies.

« Le seul remède efficace, dit M. J. Harmand, c'est la suppression radicale du suffrage politique et de la représentation des colonies au Parlement national : »



Il vaut aussi pour la métropole. La fièvre est mauvaise partout, et la quinine guérit la fièvre sous toutes les latitudes.

•  
\* \* \*

### LA PAIX ARMÉE

M. Émile Bocquillon, directeur d'école, auteur de deux livres utiles : *la Crise du patriotisme à l'école* et *Pour la Patrie*, nous écrit :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Il vous paraîtra peut-être utile de compléter les renseignements donnés par l'*Almanach de la paix* et cités dans le dernier numéro de *la Coopération des idées*. Il suffit d'ailleurs pour cela d'y ajouter les résultats de quelques calculs très simples, que chacun peut faire d'après les propres chiffres donnés par l'*Almanach*. On pourra ainsi comparer non plus seulement les budgets militaires, mais aussi les augmentations des dépenses, ce qui ne laissera pas d'être très instructif aussi, ainsi qu'on peut le voir :

	Budgets militaires en millions		Augmentation totale	Augmentation p. 100
	1897	1907		
Angleterre. . . . .	1075	1465	390	36,2 p. 100
Russie . . . . .	918	1457	539	58,7 —
France . . . . .	881	1097	216	24,5 —
Allemagne. . . . .	811	1343	532	65,6 —
États-Unis. . . . .	460	1111	651	141,5 —
Italie. . . . .	326	411	85	26 —
Japon . . . . .	285	633	348	122,1 —

Si l'on classe les États ainsi comparés d'après



l'augmentation de leurs dépenses militaires, on obtient :

États-Unis . . . . .	141,5 p. 100
Japon . . . . .	122,1 —
Allemagne . . . . .	65,6 —
Russie. . . . .	58,7 —
Angleterre . . . . .	36,2 —
Italie . . . . .	26 —
France. . . . .	24,5 —

S'il est bon que les Français connaissent la dépense globale que font les grandes nations du monde pour les armements, il est plus important encore qu'ils sachent cette vérité : que la France *arme moins* que les autres grandes nations, qu'elle arrive bien loin, sur ce terrain, de l'Allemagne, du Japon, des États-Unis qui arment de *trois à six fois plus qu'elle*.

Cette constatation est d'autant plus nécessaire à mettre sous les yeux des Français que la France seule a le triste privilège d'être victime d'une campagne antimilitariste poussée jusqu'à la frénésie.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

ÉMILE BOCQUILLON.  
Directeur d'École.

LIÉFRA

Nous avons reçu cette lettre :

Bourg-la-Reine, 17 février 1910.

MON CHER DIRECTEUR,

Dans le compte rendu que vous faites de ma brochure *Liéfra* — compte rendu dont je vous remercie et dont je me garderai bien de discuter les conclusions — vous avez



commis une petite erreur matérielle que je vous serai reconnaissant de rectifier. Vous m'appelez « un protestant très pieux ». Ce n'est pas exact. Je suis détaché du protestantisme comme du catholicisme. Je suis simplement un chrétien convaincu, se réclamant de l'Évangile *seul*, et tâchant de mettre ses convictions en pratique.

Croyez à mes sentiments bien distingués,

PAUL PASSY.

PAR TOUS.

## Les Livres qui font penser

**Pensées** de JOUBERT, 1 fr. 20 (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Dans son introduction, M. Victor Giraud nous dit que ces *Pensées*, posthumes comme celles de Pascal, « suffisent à mettre Joubert au premier rang de nos « petits moralistes », au-dessous de Pascal, certes, mais au-dessus de Duclos, et même de Chamfort, tout à côté de Rivarol, de Vauvenargues, peut-être même de La Rochefoucauld et de La Bruyère ». Cette édition est précédée d'une curieuse « Notice historique » par le frère de Joubert et d'une brève préface de Chateaubriand, l'ami de Joubert et le premier éditeur des *Pensées*.

Je n'ai qu'à reproduire quelques-unes de ces pensées. On reconnaîtra leur positivisme, surtout dans celles qui traitent de la religion. Une fois de plus, on constatera qu'entre la vérité catholique et la vérité positiviste il n'y a aucune solution de continuité.

— « Le Dieu de la métaphysique n'est qu'une idée ; mais le Dieu des religions, le créateur du ciel et de la terre, le juge souverain des actions et des pensées est une force.

— « La foi empêche l'homme de livrer son esprit à beaucoup de soins inutiles : elle le détourne de tenter ce qui est impossible.

— « La piété est un remède.



— « La religion n'est ni une théologie ni une théosophie, elle est plus que tout cela : c'est une discipline, une loi, un joug, une nécessité, un engagement qu'on s'impose et qu'on veut qu'il soit *indissoluble*.

— « Religion. — Il faut chercher par tous les moyens possibles à se la persuader et à s'en convaincre : cela importe à nous, à nos familles, à nos voisins et au genre humain. Il est nécessaire d'y croire, il ne l'est pas qu'elle soit vraie. Toute religion est toujours d'une vérité suffisante pour faire mieux que si on ne l'avait pas.

— « La religion est la poésie du cœur.

— « Il y a deux sortes d'athéisme : celui qui tend à se passer de l'idée de Dieu, et celui qui tend à se passer de son intervention dans les affaires humaines.

— « Sous l'ascendant de la religion, cette infinité d'hommes libres n'auraient pu subsister en paix. Il faut que les hommes soient ou les esclaves du devoir, ou les esclaves de la force.

— « Dieu a fait la vie pour être pratiquée et non pas pour être connue.

— « Une vérité qui en obscurcit d'autres ne peut être vérité.

— « Les prêtres et les philosophes. Les premiers en valent mieux quand ils pratiquent leur morale, et les derniers quand ils ne pratiquent pas la leur.

— « La même croyance unit plus les hommes que le même savoir ; c'est sans doute parce que les croyances viennent du cœur.

— « *Douter*, dit M. de Servan, c'est sortir d'une erreur. Il aurait dû ajouter que c'était aussi souvent sortir d'une vérité.

— « Il est des choses qu'il faut ignorer, quoique permises, parce qu'elles sont incertaines, et qu'elles nous sont malfaisantes, telles l'habitation des astres ; si leurs globes ont quelques relations avec le nôtre, leurs habitants n'en peuvent avoir avec nous ; nous occuper d'eux, c'est nous désoccuper de nos devoirs.

— « Les gouvernements sont une chose qui s'établit de soi-même : ils se font, on ne les fait pas. On les affermit, on leur donne la consistance, mais non pas l'être.



— « Dans un État bien ordonné, les rois commandent à des rois, c'est-à-dire à des pères de famille, maîtres chez eux, et qui gouvernent leurs maisons. Que si quelqu'un gouverne mal la sienne, c'est un grand mal, mais beaucoup moindre que s'il ne la gouvernait point.

— « Point de liberté, si une liberté forte n'assure l'ordre convenu. Une volonté forte, et par cela même puissante, donne à tous les esprits une grande sécurité ; du moins on n'a à craindre qu'elle.

— « Le peuple sait connaître, mais il ne sait pas choisir.

— « Gouverner sa maison, c'est être vraiment citoyen, c'est là, vraiment, prendre part au gouvernement général de la cité, en exercer les plus beaux droits, en rendre la marche facile.

— « L'ordre est dans les dimensions, la dimension dans les limites.

— « Il faut appliquer aux enfants ce que M. de Bonald dit qu'il faut faire pour le peuple : « Peu pour ses plaisirs ; assez pour ses besoins ; et tout pour ses vertus ».

— « En élevant un enfant, il faut songer à sa vieillesse.

— « Sans ignorance point d'amabilité. Quelque ignorance doit entrer nécessairement dans le système d'une excellente éducation.

— « Que gagnent à la liberté les sages et les gens de bien, ceux qui vivent sous l'empire de la raison et sont esclaves du devoir ? Peut-être ce que le sage et l'homme de bien ne peuvent se permettre ne devrait-il être permis à qui que ce soit.

— « Je crois que la religion est encore plus nécessaire à cette vie qu'à l'autre. »

Il faudrait tout citer. C'est le recueil qu'on doit lire et relire.

**Réflexions sur les volcans et les tremblements de terre,**  
par le docteur F. JOUSSEAUME (A. Maloine, édit., 25, rue de l'École-de-Médecine). — L'auteur en a surtout au principe newtonien d'attraction et à l'hypothèse du foyer central. Et, sous prétexte que les géologues et les sismologues



n'en savent pas plus que lui et nous, M. Jusseaume prétend aussi émettre son hypothèse sur l'origine des volcans et des tremblements de terre. Pour lui, les volcans sont simplement les cheminées d'incendies souterrains localisés. Une inondation soudaine de ces incendies provoque les éruptions et les explosions. Les tremblements de terre seraient les répercussions de ces explosions accidentelles. La conséquence, c'est que ces incendies sont nécessaires à l'économie du globe terraque et que nous ne pouvons prévoir les éruptions volcaniques non plus que les tremblements de terre. Malheureusement, l'auteur n'appuie cette hypothèse que sur des raisonnements, parfois amusants, mais trop étrangers à la méthode scientifique.

M. le docteur Jousseume veut aussi que nous soyons au dix-neuvième et non au vingtième siècle. Logiquement, il a raison ; mais cela n'a aucune importance. Il ne faut pas abuser de la logique.

**Cours de philosophie positive**, t. VI., par AUGUSTE COMTE, 2 francs (Schleicher, éd., 61, rue des Saint-Pères). — Ce dernier volume, complément de la philosophie sociale avec les conclusions générales, comprend :

56<sup>e</sup> leçon. — Appréciation générale du développement fondamental propre aux divers éléments essentiels de l'état positif de l'humanité ; âge de la spécialité, ou époque provisoire, caractérisée par l'universelle prépondérance de l'esprit de détail sur l'esprit d'ensemble. Convergence progressive des principales évolutions spontanées de la société moderne vers l'organisation finale d'un régime rationnel et pacifique.

57<sup>e</sup> leçon. — Appréciation générale de la portion déjà accomplie de la Révolution française ou européenne. Détermination rationnelle de la tendance finale des sociétés modernes, et après l'ensemble du passé humain : état pleinement positif, ou âge de la généralité caractérisée par une nouvelle prépondérance normale de l'esprit d'ensemble sur l'esprit de détail.

58<sup>e</sup> leçon. — Appréciation finale de l'ensemble de la méthode positive.

59<sup>e</sup> leçon. — Appréciation philosophique de l'ensemble



des résultats propres à l'élaboration préliminaire de la doctrine positive.

60<sup>e</sup> et dernière leçon. — Appréciation sommaire de l'action finale propre à la philosophie positive.

Ainsi la publication des six volumes de la géniale synthèse du savoir humain est achevée, et dans des conditions exceptionnelles de bon marché (deux francs chaque volume de 4 à 600 pages). J'ai déjà dit que c'est là une publication qui fait honneur à l'éditeur. On ne saurait trop le répéter. Mais il faut qu'elle soit complétée.

Le *Cours de philosophie positive* n'est complètement accessible qu'à une élite intellectuelle. Comte n'en recommandait la lecture qu'aux théoriciens, et d'après lui les théoriciens devaient posséder un savoir encyclopédique. Il n'en est pas de même des quatre volumes du *Système de politique positive*, qui peuvent et doivent être lus par tous.

Pour diverses raisons, dont le prix élevé de l'édition en cours n'est pas la principale, la *Politique* est pourtant bien moins connue que la *Philosophie*. Or, elle en est le développement indispensable. On ne comprendra jamais rien au positivisme si l'on ignore la *Politique*. Quelqu'un m'insinue que c'est précisément pour cela qu'il ne sera jamais fait une édition populaire du *Système de politique positive*. Je n'en veux rien croire. Puisque la maison Schleicher a déjà édité à bon marché la première partie de l'œuvre de Comte, c'est qu'elle se propose de publier dans les mêmes conditions la seconde. Et l'on ne peut que l'en féliciter.

G. DEHERME.

---

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.



**Bernard GRASSET, Éditeur**  
**7, rue Corneille, 7. — PARIS**

---

**DERNIÈRES PUBLICATIONS :**

<b>PIERRE DE BOUCHAUD</b>	
<b>Périodes historiques de Bologne</b> (Ouvrage illustré de 9 gravures) . . . . .	<b>3.50</b>
<b>ÉMILE BAUMANN</b>	
<b>L'Immolé</b> , roman, 3 <sup>e</sup> édition. Vol. in-18 . . . . .	<b>3.50</b>
<b>LÉON LAFAGE</b>	
<b>La Chèvre de Pescadoire</b> , 3 <sup>e</sup> édition. Vol. in-18 . . . . .	<b>3.50</b>
<b>JEAN GIRAUDOUX</b>	
<b>Provinciales</b> , Vol. in-18. . . . .	<b>3.50</b>
<b>GILBERT DE VOISINS</b>	
<b>Les Moments perdus de John Shag</b> , Vol. in-18. . . . .	<b>3.50</b>
<b>MAURICE MAGRE</b>	
<b>Conseils à un jeune homme</b> , Vol. in-18 . . . . .	<b>2 »</b>
<b>DIDIER DE ROULX</b>	
<b>Roosje</b> , roman. Vol. in-18 . . . . .	<b>3.50</b>
<b>J. GRASSET</b>	
<small>PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER</small>	
<b>La Responsabilité des Criminels</b> , Vol. in-18. . . . .	<b>3.50</b>
<b>GEORGES DEHERME</b>	
<b>La Démocratie vivante</b> , Vol. grand in-8° . . . . .	<b>4.50</b>
<b>HENRI MAZEI.</b>	
<b>Pour causer de tout</b> , Vol. in-18 . . . . .	<b>3.50</b>



BLOUD & C<sup>ie</sup> ÉDITEURS

7, Place Saint-Sulpice, PARIS.

---

VIENT DE PARAÎTRE

*Études de Morale et de Sociologie*

LA

# CRISE SOCIALE

PAR

**Georges DEHERME**

---

Un volume in-16 de 375 pages

Prix . . . . . **3 fr. 50**

---

TOURS, — IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C<sup>ie</sup>.